

« Bouffer du Boche »

Animalisation, scatologie et cannibalisme dans la caricature française de la Grande Guerre

J e a n - Y v e s L e N a o u r

La Grande Guerre se présente comme un conflit de civilisation, du droit contre la force, de la justice contre la brutalité, du pur contre l'impur. La caricature française, de tradition frondeuse et subversive, n'est évidemment pas restée en dehors de la mobilisation à caractère total qui marque l'originalité de cette guerre de l'âge national. Dès les premiers jours du conflit, elle s'engage donc et s'en donne à cœur joie pour ridiculiser l'ennemi et avilir tout spécialement le Kaiser Guillaume II, le premier d'entre les Allemands. Dans ce combat qui oppose la civilisation française à la barbarie teutonne, la caricature occupe une place essentielle dans la fabrication et la diffusion de la haine en justifiant le bon droit des uns, en dépréciant les autres, et en résumant en des termes et des images simples voire simplistes les enjeux fondamentaux de la guerre et les représentations des contemporains. Au cœur de cette entreprise qui repose sur la construction de l'altérité, sur le modèle inversé des qualités françaises, la nourriture est un thème de prédilection pour les dessinateurs qui brocardent la qualité des subsistances allemandes et la goinfrerie sans discernement de l'ennemi. Au bout du compte, les Allemands sont ramenés à l'animalité la plus vile et la plus sale, sous la forme du porc, par opposition à l'humanité française. On sombre alors dans le registre de la scatologie qui confine à celui de la sexualité et du cannibalisme, car le cochon allemand est à la fois l'animal de la fange, qui se nourrit et se comporte basement, mais aussi la base de spécialités culinaires que tous les Français se proposent d'élaborer et de consommer pour célébrer leur éclatante victoire. Une consommation symbolique, bien entendu, mais qui est plus ambiguë encore quand il s'agit de confronter le soldat colonial, le sauvage en cours de civilisation, au combattant allemand, adepte de la moderne barbarie. Ces représentations bestiales, scatologiques et « anthropophagiques », qui nous en apprennent évidemment plus sur les Français que sur les Allemands, éclairent la formidable violence de l'affrontement de la Première Guerre mondiale.



L'Épatant, n° 407 (détail)

L'Allemand, un être vorace et sans goût

1 – René-Charles Plancke,
Lizy-sur-Ourcq et ses environs,
Le Mée-sur-Seine, Amattéis,
1996, p. 319.

2 – Le 14 août 1914, *Le Matin*
titre par exemple : «Berlin affamé
menace de se soulever».

Dès août 1914, la caricature insiste sur l'absence de goût et de retenue des Allemands, voraces ou affamés, enviant les Français pour la qualité de leurs arts et traditions culinaires. À travers cette comparaison où l'ennemi est ramené inmanquablement à la saucisse et à la bière, parfois, mais plus rarement, qualifié de «*Choucrouman*», c'est la différence de raffinement de la civilisation qui apparaît. Le récit de l'invasion est l'occasion de faire état de la vulgarité et de la grossièreté alimentaire des Allemands, caractéristique qui les rapproche de l'espèce porcine. Poulbot dessine ainsi un envahisseur peu averti qui engloutit le contenu d'une bouteille sous les yeux amusés de gamins qui se réjouissent : «*C'est la purge de grand-père !*» Sur le même thème, la presse haineuse assure qu'à Jaignes (Seine-et-Marne), les Allemands ont pris un pot d'encaustique pour de la confiture ! Scène identique de glotonnerie dans une ferme de Chambry, au nord de Meaux, en septembre 1914, où un combattant aurait réclamé du «*vromache de Prie*» avant de mordre à même le fromage fourni sur sa clayette «*engloutissant croûte, pâte et paille*»¹. Le français approximatif utilisé ici,

soulignant l'indécrottable infériorité intellectuelle de l'ennemi comme la rusticité de ses goûts. On parle également dans la presse contemporaine de soldats retrouvés morts en des circonstances étranges sur le champ de bataille et autopsiés par des médecins français qui auraient extrait de leurs estomacs des betteraves entières, avec fanes et morceaux de terre.

On reste aujourd'hui confondu devant de telles absurdités qui ne sont pas annoncées sur le mode de la plaisanterie mais bien celui de l'information. Elles ont cependant un sens car, jusque dans cette forme exagérée, elles reflètent les représentations nationales à l'égard d'un ennemi fantasmé qui tient plus de la brute que de l'être humain. Au demeurant, les Français veulent aussi se persuader que les Allemands sont affamés et que leur pays est ravagé par la disette depuis l'état de guerre et le blocus qui s'en est suivi². D'ailleurs les combattants d'outre-Rhin sont fréquemment croqués par les dessinateurs comme prompts à se rendre pour un morceau de pain, une boîte de conserve, ou mieux encore, comme

Carte Postale,
Légende :

– Tartiff, que penses-tu de nos
premières rencontres ?
– Major, j'ai du changer trois fois
de caleçon !



dans ce dessin intitulé «*piège à boches infail-
lable*» et qui n'est autre qu'un piège à rat où
l'appât est une saucisse. Inversement, le poilu
festoie et fait bombance, tout naturellement,
tandis que son frère de misère se serre la cein-
ture, sans doute démoralisé. Du reste, ces der-
niers peuvent-ils vraiment apprécier à sa juste
valeur la finesse des productions françaises ?
Leur faire partager ces trésors de la culture du
bon goût, ne serait-ce pas comme donner de
la confiture aux cochons ? Le docteur Bérillon
en est convaincu : «*De toutes les manifes-
tations objectives par lesquelles se révèle
la spécificité de la race allemande, la voracité
est assurément la plus caractéristique. [...] La voracité des Allemands étant inconciliable
avec le choix raisonné des aliments les porte
à préférer la quantité à la qualité.*» Et pour
couronner le tout : «*L'Allemand ne se fait pas
faute, à l'occasion, de manger du chien.*»³

La violence des mots n'a donc rien à envier
à celle des images : le docteur Bérillon, dont le
jugement scientifique est pour le moins égaré
par la haine, parle ainsi à l'endroit de l'en-
nemi de «*bromidose fétide*» et de «*polyché-
sie*», c'est-à-dire d'une odeur particulièrement
repoussante propre à la race allemande et d'une propension anor-
male à la défécation. La bromidose serait la résultante de la surac-
tivité de «*glandes à sécrétions malodorantes*»⁴, et la production
excrémentielle démesurée en rapport avec la goinfrerie inhérente
aux boches : «*Elle est en rapport avec le haut degré de gloutonnerie
et de polyphagie, tout polyphage étant doublé d'un polychésique.*»⁵
Selon cet intarissable médecin, les animaux parasites sévissant en
Allemagne auraient connu la même évolution, le pou allemand ayant
un abdomen beaucoup plus gros que le pou français et sentant très
mauvais. À noter qu'il est attiré par les cheveux lustrés car la pom-
made utilisée par les élégants est composée de graisse de porc⁶.

«*Les boches sont des cochons qui sentent la m...*»

La dénonciation d'une telle déviation du goût confine bientôt à
la scatologie. Le pain d'ordonnance de l'armée allemande,
le pain K.K.⁷, devient naturellement la cible des pires jeux de
mots. Le plus souvent, ils mettent en scène un enfant sur son pot
qui affirme par exemple : «*C'est du pain KK que je leur boulange*



Carte Postale,
*Le Pas de parade par leurs
majestés Cochons père et fils*

3 – *Le Français*, 15 novembre
1917, «*La voracité de la race
allemande*».

4 – *La Chronique Médicale*,
15 juillet 1915, «*La bromidose
fétide des Allemands*».

5 – Cité par Pierre Darmon,
*Vivre à Paris pendant la Grande
Guerre*, Paris, Fayard, 2002,
p. 133.

6 – *L'Ambulance*, 12 mars 1916,
«*Les races parasites : le pou
allemand*».

7 – Pain de guerre (*Kriegsbrot*),
composé de 20% de fécule de
pomme de terre (*Kartoffel*).

vu qu'en ce pays c'est ce qu'on mange»; ou encore: «*Les pauvres Prussiens n'ont rien à manger, de KK je puis moi les régaler*». Dans le même genre d'images scatologiques attestant d'une régression au stade anal, une carte postale illustrée montre une petite fille trônant sur un pot en forme de casque à pointe à côté d'une table sur laquelle est posé un moulin à café :

«*Le bon jus que je fais dans ma p'tite cafetière
C'est pour mon papa qui s'bat sur le front...
Celui qui est dans l'casque sous mon p'tit derrière,
Ça s'ra pour les boches qui sont des coch !*»

8 – Bruno de Perthuis,
«L'imagerie de la réaction
antidreyfusarde transférée
à la Grande Guerre», *Cahiers
d'Histoire*, n° 75, 1999, p. 85-91.

Pour les caricaturistes, la cause est entendue : les Allemands s'assimilent à des porcs, ils mangent aussi salement qu'ils se comportent. Bref, ils se complaisent dans la fange et sont constamment comparés à la saleté et à l'immondice que la race porcine est censée incarner aux yeux des humains. Le casque à pointe est à ce propos régulièrement détourné en pot de chambre, rebaptisé ironiquement «*Guillaume*» au début de la guerre. Dans cette veine scatologique, nombreux sont les illustrateurs, de cartes postales par exemple, qui ont représenté des garçonnets urinant joyeusement dans le cou-

vre-chef martial. Cela n'a d'ailleurs pas toujours été du goût de la censure qui a vainement incité les auteurs à plus de décence. Cette représentation dégradante n'est en réalité pas nouvelle : elle a déjà été employée par les antidreyfusards pour salir Emile Zola. Bruno de Perthuis, spécialiste de l'estampe, a effectivement montré que des éléments de la caricature réactionnaire appliquée à l'écrivain engagé se sont ensuite retrouvés dirigés contre le Kaiser et ses sujets⁸. Une carte postale illustrée par Lenepveu, d'une série intitulée «*Musée des horreurs*», présente ainsi un Zola en «*roi des porcs*», déféquant des livres et barbouillant une carte de France de «*caca international*». On dessine sa figure sur des vases de nuit et, dans certains milieux catholiques et conservateurs, on les rebaptise des «*Zola*». Dès 1913, le cochon et le pot de chambre deviennent des attributs réservés aux nationalistes allemands pleins de morgue, de supériorité et de haine contre la France. Cette évolution, encore limitée, est contemporaine du regain de tension internationale depuis la crise d'Agadir en





Légende :
 « Et ces maudits Français qui se tiennent les côtes en s'imaginant que je fais de l'entraînement !!! »
 L'Épatant, n° 407, 4 mai 1916

1911. Avec la montée du bellicisme de part et d'autre du Rhin, toute la presse satirique, pourtant de tradition anarchiste, se fait plus violente à l'égard de l'Allemagne⁹. C'est surtout le lieutenant Forster qui fait les frais de cet avilissement : en garnison à Saverne en 1913, ce hobereau prussien a soulevé la population contre lui en insultant quotidiennement les Alsaciens et la France. Les caricaturistes ne se privent alors pas de manifester leur dégoût en le peignant sous les traits du cochon, coiffé d'un pot de chambre ou encore buvant dans ce récipient peu ragoûtant. Ces images, qui n'étaient que relativement marginales avant 1914, s'imposent pour désigner l'ensemble des Allemands dès les premiers jours de la guerre.

9 – Cette évolution est confirmée par Michel et Elizabeth Dixmier dans le cas de *L'Assiette au Beurre*, Maspero, 1974.

Cochonneries allemandes et charcuterie française



Ceux qui boivent de la Bière,
carte postale

Le cochon est l'animal maudit. Toutes les grandes civilisations, hormis celle de l'Extrême-Orient, tiennent ce quadrupède en bien piètre estime : les juifs et les musulmans en prohibent d'ailleurs la consommation. Le porc a en effet le malheur d'être identifié comme l'animal biologiquement le plus proche de l'homme et en conséquence sert de contre-modèle à la civilisation et à l'humanité. Ce qu'on lui reproche, de la licence sexuelle à la grossièreté en passant par la saleté, sont d'ailleurs des jugements moraux qui confirment la thèse anthropomorphique. Avec la guerre, les griefs traditionnels à l'encontre du cochon s'appliquent à l'ennemi, lubrique, vicieux, mangeant aussi salement qu'il se conduit basement¹⁰. Un comportement que le docteur Voivenel résume ainsi : «*Les boches sont des cochons. Ils sentent la m...*»¹¹

Présenté comme un porc, l'Allemand est aussi croqué sous ses dérivés qui ne sont pas plus nobles que la bête elle-même : *andouille*, *boudin* ou *tête de lard* ne sont-ils pas aussi des insultes ?

C'est évidemment sous la forme de la saucisse, seule et unique nourriture allemande à en croire les Français, que l'ennemi apparaîtrait le plus souvent. Les Zeppelins que les Parisiens redoutent sont ainsi appelés «*saucisses*», et les dessinateurs assimilent parfois les obus du camp adverse à des chapelets de la bien inoffensive préparation charcutière. Mais la saucisse allemande n'est peut-être pas si comestible car, rappelons-le, l'ennemi est dépourvu de goût. On en revient donc à la scatologie avec, par exemple, cette illustration de l'empereur déféquant et dont l'étron royal est transformé aussitôt en saucisse prête à la consommation. Pourtant, cette présentation sous la forme de préparations alimentaires touche bien au cannibalisme et à la consommation symbolique de la chair de l'ennemi. Saigné, dépecé, débité, cuit, transformé en pâté, en andouille ou en saucisse, le cochon allemand révèle une appréhension «primitive» de la victoire qui passe par la disparition de l'adversaire, torturé, avalé et digéré. Tous les interdits fondamentaux du temps de paix et de la civilisation volent en éclat avec la guerre et il s'agit bien ici de dévorer l'ennemi pour l'annihiler corps et âme. L'image de l'ogre attribuée à Guillaume II, gueule ouverte et crocs dégoulinant de sang, peut donc se retourner contre les Français même si ces derniers ont tenu à se présenter plus pacifiquement comme d'habiles cuisiniers préparant un animal retors. Et quand un dessinateur,

10 – Sur l'analyse de ce thème, Jean-Yves Le Naour, «Cochons d'Allemands ! La représentation de l'ennemi dans la caricature de guerre (1914-1918)», colloque *L'Animal en politique*, Lyon II, actes à paraître chez L'Harmattan en 2003.

11 – *Le Progrès Médical*, 1917, «Les Allemands et le marquis de Sade».

tel Gournat en août 1914, campe un combattant géant avalant tout cru les Allemands, celui-ci n'est jamais déformé par la haine ou la sauvagerie. Il reste un humain aux traits impassibles, mais le contraste est saisissant avec l'horreur de son comportement.

Enfin, à plusieurs reprises, Guillaume II est mis à la broche au-dessus d'un feu nourri par les caricaturistes. Les cuisiniers sont divers, ce sont des Français, des alliés, mais souvent des coloniaux et plus exactement des Noirs. Ici, il semble bien que l'on atteigne les limites de la métaphore ou de la symbolique car la croyance en l'anthropophagie des Noirs court encore parmi les contemporains, au moins dans les milieux populaires qui découvrent les indigènes de l'Empire à l'occasion de la Première Guerre mondiale. Les dessinateurs font de la confrontation de l'Allemand et du Noir un thème fréquent de leurs productions car cela leur permet de montrer que le plus sauvage des deux n'est pas celui qu'on pense : même le plus arriéré des cannibales de la brousse a trouvé son maître en la personne du Kaiser qui dépasse tous les humains en sauvagerie. Ce n'est pas très compliqué puisque Guillaume II et les Allemands sont à la marge de l'humanité.

La violence de ces images fait sens. Elle illustre la puissance de la haine sur laquelle repose la guerre totale et sa logique de déshumanisation, logique nécessaire à la perspective de l'anéantissement de l'autre. En effet, c'est bien d'altérité qu'il s'agit et de destruction totale et complète d'un être malfaisant, danger pour l'humanité tout entière. Il faut donc « bouffer du boche » au sens propre et figuré pour se débarrasser de cette engeance menaçante et dangereuse.

Jean-Yves Le Naour



Légende :
« Laissons-la d'abord donner à boire, nous la tuerons après »
Carte Postale de Poulbot, n° 26